Ponet, Louis Portelette
Le pâtre

LE PÂTRE,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES,

Par MM. L. PONET et FRANCONI jeune,

Musique arrangée par M. Sergent;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE 14 JANVIER 1823.

Prix : 75 centimes.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE, jeune pâtre, excessivement simple, tout dévoué à sa mère.	M. *Barthélemy*.
M. DEFROMONT, chef de la justice du canton, homme bon, aimable; magistrat sévère, tout à ses administrés.	M. *Édouard*.
HENRY, amant d'Henriette	M. *Victor*.
DELONGPRÉ, homme sans mœurs, adonné à tous les vices.	M. *Delhommé*.
BURLER, scélérat et ami de Delongpré..	M. *Héret*.
RUSTAUT, garde champêtre, brusque mais sensible..	M. *Charles*.
Mme. DORVAL, maîtresse de carrières, femme de bon ton.	Mlle. *Lequien*.
HENRIETTE, sa fille	Mme. *Sergent*.
MARGUERITE, mère de Pierre. . . .	Mlle. *Tigée*.
Paysans.	
Paysannes.	
Gardes.	

La scène se passe à quelques lieues de Paris.

De l'Imprimerie de Nouzou, rue de Cléry, N°. 9.

LE PÂTRE,

MÉLODRAME EN DEUX ACTES.

ACTE Ier.

Le théâtre représente un hameau, une maison en saillie, sur la droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARGUERITE, PIERRE.

(*Pierre tient sa houlette à la main et a ses deux chiens attachés à son côté. Le plaisir qu'il ressent d'être avec sa mère se lit dans ses yeux*).

MARGUERITE.

Allons, mon garçon, laisse-moi r'tourner à la maison et va vîte à ta besogne, la journée est avancée et tu as encore ben de l'ouvrage à terminer.

PIERRE.

Je l'sais, mais, t'enez, quand j'vous vois, quand j'sis près d' vous, j'oublions tout, aussi j'voudrais n'jamais vous quitter.. Vous êtes si bonne ; vous n'êtes pas comme tout l'village qui m'appelont bête, idiot, c'est p'tête d'ma faute que j'leur disons, si j'suis v'nu au monde comme ça.

MARGUERITE.

Pauvre garçon.

PIERRE.

Vous avez beau dire, que j'leur disons, ça n'empêche pas ma bonne mère d'm'aimer, d'me chérir... Aussi, son amiquié m'dédommage d'vos sottises.

MARGUERITE.

Va, un bon cœur est préférable à l'esprit qui fait faire des méchancetés... Le ciel te récompensera de c'que tu fais pour moi.

PIERRE, *l'embrassant.*

T'nez, v'là la seule récompense que j'voulons, c'tell'-là est

la plus belle pour moi; mais comme vous disiez tout-à-l'heure, il faut qu'j'aille à ma besogne.. Mon parc est à moitié dressé et j'espère, avant un'heure, qu'mes moutons s'ront dans leur chambre.

MARGUERITE.

Va, mon ami.

PIERRE.

Vous m'apport'rez ma soupe drès qu'all' s'ra faite.

MARGUERITE.

Oui.

PIERRE.

Dépêchez-vous.

MARGUERITE.

Est-c' que tu as déjà faim ?

PIERRE.

Non... mais c'est pour vous voir plutôt.

(*Marguerite se jette dans ses bras, il l'embrasse et l'accompagne jusqu'à sa sortie*).

SCÈNE II.

PIERRE, *seul.*

(*Il la suit des yeux et pose les mains sur son cœur*).

A tantôt!.. Allez douc'ment!.. Prenez garde d'vous laisser choir. (*Il descend la scène, puis la remonte en courant.*) Ma mère! ma mère! n'oubliez pas qu'mon parc est sur la lisière du grand bois, près d'la carrière d'madame Dorval. (*Il lui envoie un baiser*). Trotte-t-elle... on dirait qu'all' n'a que quinze ans... Ah! si jamais j'devenons riche, j'voudrais qu'all' eut un petit âne pour m'apporter ma soupe.., ça fait qu'all' n'se fatiguerait pas tant, et puis j'lui donnerais d'beaux casaquins, comme ceux de not'bourgeoise.

Air : *De Caspard.*

Quel plaisir d' la voir à son âge,
Mis' comm' la plus brav' du village,
Un chacun y ôterait son chapeau;
Oh! oh!
Moi j' me carrais en voyant ça;
Ah! ah!
Et puis, et puis, j' gage qu'en pleurant,
Elle dirait à tout passant:
D' Pierr', ce vêt'ment,
Est un présent.

J' voyons nos garçons à leux belles,
Donner d' biaux bijoux, des dentelles,
Mais elles n' les aiment qu' pour leur cadeau;
Oh! oh!
Ma mèr' m'aim' ben autrement qu' ça;
Ah! ah!
Son cœur, son cœur est tout à moi,
Aussi, je l' dis de bonne foi,
Près d'ell' j' m' croi,
Plus heureux qu'un roi.

Tiens, v'là madame Dorval et mamzelle Henriette. Jarnigoi jvoudrions ben être celui qui doit l'épouser... Eh! eh! mais barnique !.. retournons à nos moutons. (*Il sort*).

SCÈNE III.

Mad. DORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Maman, n'en veux pas à Henry, il m'aime, il te respecte, il sera aussi bon époux que tendre fils.

MAD. DORVAL.

Et c'est toi qui le défends, toi qu'il néglige.

HENRIETTE.

Ne dois-je pas être indulgente.

MAD. DORVAL.

Ton indulgence est ou faiblesse, ou indifférence de ta part, Henry parle sans cesse de son amour, et depuis son retour, il n'a rien fait pour obtenir ta main.

HENRIETTE.

Après une absence de plusieurs années, Henry rentre dans ses foyers; il passe près de nous les premiers jours de son arrivée; mais ensuite, il a bien été obligé de voir ses parens, ses amis, mais ce devoir une fois rempli, Henry ne nous quittera plus.

MAD. DORVAL.

J'admire ta tranquillité.. Donne-t-il son temps à sa famille, à ses amis, quand il passe des journées entières à la chasse... ne ferait-il pas mieux de régler ses affaires, de recouvrer la succession de son père, et dieu sait s'il pourra en venir à bout.

HENRIETTE.

Monsieur Delongpré, qui en est dépositaire, est honnête.

MAD. DORVAL.

Il jouit de ce titre... mais que de réputations usurpées, que d'honnêtes gens ne faillent pas parce que l'occasion leur manque. Si Delongpré était ce que tu le crois, ne se serait-il pas empressé de remettre à Henry ce qu'il a à lui; loin de là il diffère, élude de jour en jour... Ces délais m'effrayent, car enfin, toute la fortune de ton amant est dans les mains de cet homme, et le titre que possède Henry est moins que valide.

HENRIETTE.

Mais pourquoi le père de Henry, homme respectable, m'as-tu dit, a-t-il remis à un étranger, plutôt qu'à quelqu'un de sa famille, l'héritage de son fils?

MAD. DORVAL.

Pourquoi? parce que Delongpré était son ami, et qu'en s'impatronisant dans la maison, il avait trouvé moyen d'écarter tous les parens.... Aucun acte ne fut dressé. Aucune sûreté ne fut prise. Enfin, la seule pièce qui prouve que Delongpré est détenteur de la succession, est une lettre qu'il a écrite à Henry, en lui annonçant la mort de son père : cette lettre est précise à la vérité; elle fait bien connaître les droits de Henry, qui est seul héritier; mais six mois sont écoulés, et depuis, il peut avoir abusé de la confiance dont on l'avait investi. Ce qui fait naître mes craintes, c'est l'intime liaison qu'il a contractée avec Burler.

HENRIETTE.

J'avoue que cet homme a quelque chose de sinistre dans toute sa personne.

MAD. DORVAL.

On ne sait d'où il est et d'où il vient; depuis un an seulement, il habite ce village, et plusieurs actions dénotent un homme sans probité.

HENRIETTE.

Eh bien! réunissons nos efforts pour décider Henry à terminer avec Delongpré; il ne peut tarder... Je vais lui dire tes inquiétudes, je suis certaine qu'il s'empressera de les calmer.... Justement je l'entends.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, HENRY.

(*Henry est armé pour la chasse; il entre en chantant; il*

court, embrasse madame Dorval; il prend la main d'Henriette, mais elle la retire et lui témoigne un peu d'humeur).

HENRY.

Eh! quoi, ma chère Henriette, vous faites ce froid accueil à ma tendresse, en quoi l'ai-je mérité?

HENRIETTE.

Demandez à ma mère.

HENRY.

Madame Dorval expliquez-moi ce mystère?

MAD. DORVAL.

En est-ce bien un pour vous! le mécontentement d'Henriette ne peut vous être inconnu.

HENRIETTE.

Mais s'il faut vous le dire, c'est moins pour moi que je me plains de vous, que pour le peu d'égard que vous avez montré à maman.

HENRY, *surpris.*

Quel reproche.

HENRIETTE, *avec vivacité.*

Avez-vous écouté ses conseils, avez-vous vu M. Delongpré; enfin, voulez-vous m'épouser?

HENRY.

Henriette.

HENRIETTE.

Répondez, monsieur, et tâchez de vous justifier.

HENRY.

Eh bien, je l'avoue, j'ai eu tort d'avoir montré si peu d'empressement à posséder votre main; mais ne suis-je pas un peu excusable, après six années d'absence, je revois les lieux où je suis né. L'air de mon pays m'enflamme, je ne suis plus maître de moi; chaque pas que fais, sur cette terre chérie, me donne un sentiment nouveau; tout me rappelle les jeux de mes premières années; tant d'émulations n'étaient-elles pas faites pour étourdir celui qui, battu longtemps par la tempête, trouve, en rentrant sous le toit paternel, et le bonheur qu'il rêvait loin de sa patrie, et le souvenir des vertus des auteurs de ses jours.

HENRIETTE.

Tu l'entends, maman, puis-je lui en vouloir encore.

MAD. DORVAL.

Cher Henry, vous connaissez le sentiment qui fait naître mes craintes, votre bonheur seul, mon ami, est l'unique objet de ma pensée ; aussi je ne serai parfaitement tranquille que lorsque vous n'aurez plus rien à débattre avec Delongpré, ensuite j'exigerai de vous un sacrifice.

HENRY.

En est-il qui puisse payer votre amitié.

MAD. DORVAL.

Cette fureur que vous avez de la chasse... Je ne sais pourquoi ; mais en voyant un fusil dans vos mains, je ne peux me défendre d'un sentiment d'effroi.

HENRY.

Bonne mère... Demain tous vos vœux seront satisfaits ; la chasse d'aujourd'hui sera la dernière ; les principaux habitans m'ont invité, je n'ai pu refuser... M. Defromont, le chef de de la justice du canton, doit nous accompagner ; et c'est lui qui a désigné ce lieu pour le rendez-vous général.

HENRIETTE.

Allons, maman, donne-lui encore cette journée ; mais demain tout à moi.

HENRY.

Toute la vie ; mais, avant de partir pour la chasse, je vais avoir un entretien avec Delongpré, qui va se rendre ici .. Ne pouvant alléguer aucun prétexte, il faudra bien qu'il me mette en possession d'un bien qu'il me sera doux de vous offrir ; ce soin rempli, rien ne s'opposera plus à ma félicité, et vous-même, mon Henriette, fixerez l'instant qui doit nous unir à jamais.

HENRIETTE.

Moi ! (*Elle laisse éclater toute sa joie, Henry la presse dans ses bras et embrasse madame Dorval*).

SCÈNE V.

Les Mêmes, DELONGPRÉ et BURLER *se montrent dans le fond, ils s'arrêtent à l'aspect de Henry.*

HENRY.

Madame Dorval, vous allez me remettre la lettre de Delongpré, j'ai besoin de l'avoir, en cas qu'il veuille terminer de suite.

MAD. DORVAL.

Rentrons, je vais vous la donner.

(*Ils entrent tous trois dans la maison*).

SCÈNE VI.

DELONGPRE et BURLER, *ils descendent la scène et suivent Henry des yeux.*

BURLER.

Eh bien! tu viens de l'entendre, que vas-tu faire?

DELONGPRÉ.

Je ne sais où donner de la tête; je ne puis plus éluder la demande que va me faire Henry, sans lui découvrir ma position, et tu sais qu'il m'est impossible de lui rendre compte des dépenses folles, des pertes considérables au jeu...

BURLER.

Il est vrai que nous avons été un peu vite.

DELONGPRÉ.

Fatale passion, amis perfides, femmes adroites et artificieuses, je vous ai tout sacrifié; c'est vous qui avez dévoré et mon bien et celui de Henry, il ne me reste aucune ressource... que faire... que devenir?

BURLER.

Ta position n'est pas gaie, et cependant Henry espère que tu vas terminer avec lui; mais, voyons, n'est-il aucun moyen de sortir de ce mauvais pas?

DELONGPRÉ.

Aucun... il n'y a que la fuite.

BURLER.

Fi.

DELONGPRÉ.

Et où aller encore.

BURLER.

Où diable aussi t'avisâs-tu d'écrire toi-même à Henry que tu avais son héritage entre les mains.

DELONGPRÉ.

Que me rappelles tu, alors j'étais heureux, ma conscience ne se reprochait rien; pourquoi faut-il que je me sois écarté du chemin de l'honneur.

BURLER.

Toutes ces belles phrases ne sont plus de saison ; mais, dis-moi, il n'y a donc que cette malheureuse lettre qui t'engage avec Henry ?

DELONGPRÉ.

Oui.

BURLER.

C'est elle, sans doute, qu'il demandait tout à l'heure à madame Dorval.

DELONGPRÉ.

Je le crois.

BURLER.

Si on pouvait... la ...

DELONGPRÉ.

A quoi cela me servirait-il, tout le pays sait que j'ai des comptes à rendre à Henry.

BURLER.

Tout le pays pourrait le dire, bien, mais le prouver, non ; la justice ne prononce que sur des pièces authentiques, d'ailleurs, il ne serait question, dans tout ceci, que de gagner du temps ; j'entends Henry, allons, un peu d'adresse, je conçois des idées... je te laisse, mais je volerai à ton secours en cas de besoin. (*Il sort en recommandant à Delongpré d'avoir du courage ; Henry sort de la maison*)

SCÈNE VII.

DELONGPRÉ, HENRY. (*Delongpré paraît préoccupé ; Henry l'observe attentivement*).

HENRY, *à part.*

Cet air distrait, les craintes de madame Dorval, mais non, l'ami de mon père ne peut etre un malhonnête homme.

DELONGPRÉ, *à part.*

Que lui dire. (*haut*). Je suis fâché, mon cher Henry, de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous êtes venu ; mais je me rends à votre invitation, avant notre partie de chasse, comme vous avez paru le désirer, par la lettre que vous avez laissée chez moi.

HENRY.

Je vous remercie de votre exactitude ; vous n'ignorez point,

monsieur, le motif qui m'a fait, jusqu'à présent, ne point m'occuper de mes intérrêts, dont vous avez bien voulu vous charger à la mort de mon père; le sentiment que l'on éprouve, en rentrant dans sa patrie, ne m'a pas permis d'y songer; mais à la veille de former le plus doux hymen, il faut que je m'en occupe; veuillez donc me dire à combien se monte la succession de mon père?

DELONGPRÉ, *troublé.*

Mais, à vingt mille francs, à peu près.

HENRY, *étonné.*

Vingt mille francs!

(*Il tire la lettre de sa poche*). Voici votre lettre, monsieur Delongpré. Écoutez.

« Affaibli par l'âge et craignant de mourir sans revoir un » fils qu'il chérit, votre père, mon jeune ami, vient de mettre » ordre à ses affaires. J'ai eu le bonheur de l'aider dans ce » pénible travail; il a voulu que je le remplaçasse, s'il ne vous » revoyait pas; à votre retour, je vous mettrai en possession » d'une fortune qui doit vous faire soutenir dignement le rang » où votre industrie vous a placé ».

Le sens de cette lettre, la position de mon père me permettaient d'espérer plus.

DELONGPRÉ.

Une pareille observation et un doute sur ma probité.

HENRY.

Je n'ai ni le droit, ni l'intention de l'attaquer; d'ailleurs, en vous chargeant de ce dépôt, vous avez dû vous mettre à l'abri de tout soupçon?

DELONGPRÉ.

Nullement.

HENRY.

Quoi.

DELONGPRÉ.

Votre père avait réalisé sa fortune, peu de temps avant de mourir; il la confia à mon amitié, en me disant: vous la remettrez à mon fils; écrivez-lui que c'est vous que j'ai chargé de ce soin. J'ai satisfait aux désirs de ce digne ami; mais je n'ai pu vous en annoncer le montant, puisque je l'ignorais alors.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, BURLER, *dans le fond ; Henry remet la lettre dans sa poche, Burler suit tous ses mouvemens.*

HENRY.

Le respect que je porte à sa mémoire doit m'imposer silence sur l'irrégularité de cette affaire. Ainsi, sans nous approfondir davantage sur le passé, prenons les choses telles qu'elles sont et règlons sur le champ.

BURLER, *à part.*

Voilà le moment de la crise.

DELONGPRÉ.

Oui... nous pourrons.

HENRY.

Cela sera bientôt fait, puisque cette lettre est le seul titre qui existe et que les vingt mille francs sont en portefeuille. Un échange réciproque termine tout, ainsi rendons-nous de suite chez vous.

DELONGPRÉ, *à part.*

Je suis pris... (*Haut*). Cependant il faut.

BURLER, *à part.*

Le sot s'embrouille, du front et je le tire d'affaire !

(*Le trouble de Delongpré est si visible, qu'Henry en est frappé; Burler l'aborde et le salue d'un ton hypocrite*).

HENRY.

Ah ! c'est vous, monsieur Burler.

BURLER.

Ne trouvez pas mauvais si je viens prendre part à un entretien dont le sujet m'est connu et auquel, peut-être, je ne suis pas étranger.

DELONGPRÉ, *à part.*

Quel est son dessein.

HENRY.

Que voulez-vous dire ?

BURLER, *bas à Delongpré.*

Attention. (*haut*). Delongpré en avouant l'impossibilité où il est de se libérer envers vous, aujourd'hui, a dû vous en dire la cause.

HENRY, *à Delongpré.*

Eh quoi ! vous avez pu disposer d'un dépôt que l'amitié avait mis à la garde de l'honneur.

BURLER.

Ah ! ne l'accusez pas, et puisque vous parlez d'honneur, sachez que c'était pour sauver le mien qu'il s'est rendu mandataire infidèle.

HENRY.

Qu'entends-je !

BURLER.

Mais je ne souffrirai pas que l'homme qui s'est compromis, pour empêcher ma ruine, reste sous le poids du soupçon ; j'ai des ressources, j'en ferai usage. La malheureuse affaire qui m'a forcé d'accepter les secours de mon ami, peut se terminer au moyen de quelques sacrifices, je les ferai, je le dois ; un honnête homme ne peut mettre en balance ses intérêts froissés quand la délicatesse est là ; j'irai demain à Paris, et avant huit jours, vous aurez vos fonds. (*Bas à Delongpré*). Allons, à toi.

DELONGPRÉ.

Ce que vient de vous dire Burler est l'exacte vérité, mon cher Henry, et...

HENRY.

Messieurs, étranger aux affaires de cette nature, il faut que je m'en rapporte à ce que vous me dites. Cependant, quoique la défiance ait quelque chose de pénible pour moi, ne trouvez pas mauvais que je m'appuie des conseils de gens plus éclairés. Au retour de la chasse, je consulterai monsieur Defromont; demain, avant de partir pour Paris, veuillez le voir et vous entendre avec lui.

DELONGPRÉ, *bas à Burler.*

Je suis perdu.

BURLER.

Silence. (*haut*). Soit.

HENRY.

J'y compte. (*Il va pour sortir et revient sur ses pas*) Demain chez monsieur Defromont.

BURLER, *avec attention.*

Oui, demain tout sera terminé.

(*Le signal de la chasse se fait entendre, Henry sort en leur disant*) Au revoir, messieurs. (*Ils saluent Henry*).

SCÈNE IX.

DELONGPRÉ et BURLER.

DELONGPRÉ.

Quelle position cruelle !

BURLER.

Je viens d'y songer.

DELONGPRÉ.

Peux-tu la changer ?..

BURLER.

Oui.

DELONGPRÉ.

Comment ?

BURLER.

Nous n'avons qu'un moyen.

DELONGPRÉ.

Quel est-il ?

BURLER.

Violent... mais nécessaire.

DELONGPRÉ.

Tu me fais frémir ! explique-toi.

BURLER.

La mort de Henry peut seule te sauver.

DELONGPRÉ.

Grand Dieu !

BURLER.

Il va remettre ses intérêts entre les mains de monsieur Defromont ; c'est un homme sévère, tu le sais, il nous a toujours été contraire ; il ne lui manque qu'une occasion pour sévir contre nous, craignons que Henry ne la lui donne.

DELONGPRÉ.

Que me proposes-tu ?

BURLER.

Il faut agir.

DELONGPRÉ.

Mais la lettre ?

BURLER.

Il l'a sur lui... emparons-nous en et tu es libéré.

DELONGPRÉ.

Comment exécuter ton dessein ?

BURLER.

La chasse nous en fournira les moyens... tu es adroit, du courage, ajuste bien, tu m'entends. Les chasseurs approchent, allons prendre nos armes et revenons au rendez-vous.

(*Delongpré dépeint l'horreur qu'il éprouve. Burler le rassure et sort en l'emmenant. L'air de chasse recommence. Les chasseurs arrivent. Madame Dorval sort de chez elle avec Henriette.*)

SCÈNE X.

DEFROMONT, HENRY, MAD. DORVAL, HENRIETTE, Chasseurs.

MAD. DORVAL.

Eh quoi! monsieur Defromont, vous allez partager les plaisirs que ces messieurs se proposent.

DEFROMONT.

Pourquoi non, madame, un magistrat ne doit pas rougir de prendre part aux amusemens de ses concitoyens, surtout quand il n'a pour eux qu'un même sentiment. Mais, est-ce que cette aimable enfant va courir le lièvre avec nous ?

HENRY.

Non, ces dames vont nous préparer un bon souper. Il ne tiendra qu'à vous, monsieur, de le partager.

DEFROMONT.

Volontiers.

HENRY.

Aussi bien j'ai à vous parler.

DEFROMONT.

Tout à vous, mon cher, trop heureux de vous aider de mes lumières.

HENRY.

Voici nos chasseurs.

SCÈNE XI.

DELONGPRÉ et BURLER *paraissent.*

DEFROMONT.

(*Très-sèchement*). Ah! vous voilà, messieurs. (*à Delongpré*

et bas). Gervais et son frère se pleignent de vous ; ils m'ont même remis une plainte très-détaillée sur des torts qu'ils vous imputent... voyez-les, je vous prie.. Il m'en coûte d'être sévère.

DELONGPRÉ.

Monsieur...

DEFROMONT.

Voyez-les, vous dis-je, au retour de la chasse ; vous le devez.

HENRY, *bas à madame Dorval, en lui remettant le porte-feuille.*

Serrez ces papiers, je pourrais les égarer en chassant. Je crois que leur conservations est des plus nécessaire.

DEFROMONT.

Partons.

(*Tous les chasseurs sortent, madame Dorval donne le fusil à Henry. Henriette lui passe sa gibecière, et ensuite elles rentrent en jetant sur Delongpré et Burler un regard de mépris.*)

CHANGEMENT.

Le théâtre représente une forêt couverte; dans le fond, une carrière à pierre; sur un des côtés du théâtre, la cabane en bois d'un berger.

SCÈNE XII.

PIERRE.

(*Il est occupé à dresser le parc de ses moutons. On entend quelques coups de fusil dans le lointain*).

La ! la ! la ! la !.. Ces maudits chasseux font-y du charivari, y z'ont presque fait peur à mes moutons... Quoi! mais j'sens à mon estomac qu'ma mère n'tardera pas à m'apporter ma soupe... tu, ti, to, ta, te, te, te...

Air *De M. Sergent.*

Quand j'étais p'tit, ma mèr' grand
M' disait : si tu n'es pas sage,
Gare au loup, l'drôle est gourmand;
Il croqu' tout sur son passage.
Ah ! comm' je tremblais,
Comm' je frémissais
A c'cont' de ma grand' mère.
Mais à c'tt'heure, jarni,
Je suis réjoui.

(*Travaillant*). Quand au loup j'fais la guerre :
Pan, pan, pan, pan,
Pas d'grâce au méchant.

L'autre jour sur mon troupeau,
Un se jette avec furie,
Et d'un pauvr' petit agneau
Il allait trancher la vie;
Sur lui j' lâche Médor,
Qui l'atteint, le mord
D'une belle manière,
En voyant mon chien
Harceler l' vaurien;
J' dis v'là comme y faut faire;
Pan, pan, pan, pan,
Pas d' grâce au méchant.

Maint'nant qu'mon parc est dressé, rentrons not'troupeau. (*Il appelle ses moutons. Un grand bruit se fait entendre*). C'est c'méchant Delongpré et son ami Burler... Comme y couront... eh! vite, mettons-nous à l'écart, y n'auriont qu'à m'prendre pour un lièvre ou un lapin. (*Il court s'enfermer dans sa maison et met la tête à une lucarne*). Y z'approchont, ma fine... Mais, jarnigoi, qu'est-c'que c'est qu'ça.

SCÈNE XIII.

DELONGPRÉ, BURLER, PIERRE, *dans sa maison.*

BURLER.

Allons, du courage, le moment est favorable, il n'y a point à hésiter; une pareille occasion ne se retrouve plus... je te l'ai dit, la mort de Henry peut seule te sauver, songe à ta position.

DELONGPRÉ.

Mais si nous sommes découverts, c'en est fait de nous.

BURLER.

Vaines terreurs; tout nous favorise, j'ai trouvé le moyen d'écarter les autres chasseurs, Henry seul a pris de ce côté; je me suis exprès montré sur le haut de la carrière, pas de doute qu'il ne m'ait aperçu et dirige ses pas de ce côté. J'entends du bruit, c'est lui..

PIERRE.

Les scélérats, ils veulent assassiner c'bon monsieur Henry, si j'pouvions l'sauver.

BURLER, *à Delongpré.*

Tu trembles?

DELONGPRÉ.

Non ! c'en est fait.

PIERRE.

Ah ! mon bon Dieu ..

(*Delongpré tire un coup de fusil. On entend un cri. Delongpré reste anéanti du crime qu'il vient de commettre. Burler disparaît*).

DELONGPRÉ, *revenant à lui.*

Misérable, qu'as-tu fait, tu viens de mettre le comble à ton abominable conduite.

(*Pierre, sans etre aperçu, est sorti de sa cabane et s'est dirigé du côté de la carrière. Burler reparaît tenant une bourse à la main*).

BURLER.

O ! rage... il n'a pas son portefeuille sur lui, je n'ai trouvé que cette bourse.

DELONGPRÉ.

Horrible forfait !.. n'avons-nous commis qu'un crime inutile; ah ! dérobons son corps à tous les regards.

BURLER.

Oui ! dans la carrière... plaçons son fusil déchargé à côté de lui ; si on le découvre, on croira qu'un évènement malheureux aura causé son trépas.

DELONGPRÉ.

Ne perdons pas de temps.

(*Pendant cette scène Pierre est couru près du corps de Henry, pour lui porter des secours, s'il en est encore temps. Delongpré et Burler sont à peine sortis qu'ils reculent avec effroi, poursuivis par Pierre qui tient le fusil de Henry ; il ajuste ces deux miserables*).

BURLER.

Malheureux ! que prétends-tu faire ?

PIERRE.

Vous punir, jarnigoi, d'votre scélératesse.

BURLER.

Eh bien ! la mort va nous assurer de ta discrétion. (*Il ajuste Pierre avec son fusil ; mais celui-ci, avec plus de vîtesse, couche en joue les deux coquins et dit* :) Si vous faites l' moindre mouvement, vous êtes morts.

DELONGPRÉ, *à Pierre.*

Arrête, malheureux ! (*à Burler*). Employons la douceur ou nous sommes perdus ; profitons de sa stupidité. (*à Pierre*). Ecoute, Pierre, nous n'avons pas l'intention de te faire du mal.

PIERRE.

N'approchez pas ou j'tire.

DELONGPRÉ.

Ne crains rien ; bien loin d'attenter à ta vie, nous voulons faire ton bonheur.

PIERRE.

Qui? vous! faire mon bonheur, est-ce qu'vous êtes capables d'faire queuqu'chose d'bien ?

DELONGPRÉ.

Ecoute, te dis-je. Aimes-tu ta mère?

PIERRE.

C'est ben à vous de m'faire cette question, après l'forfait qu'vous venez d'commettre.

DELONGPRÉ.

Si tu veux nous entendre et nous servir, la fortune de ta mère est assurée.

PIERRE.

Ah! si j'veux vous promettre d'ne rien dire, n'est-ce pas?

BURLER.

Oui, mon ami.

PIERRE.

Vot'ami, jarnigoi, j'aimerions mieux êtr'mort.

DELONGPRÉ.

Écoute, puisque le hasard t'a rendu maître de notre secret, sache donc, en le gardant, mériter le sort brillant que nous te destinons.

BURLER.

Et pour te convaincre de notre franchise, tu vois cette bourse.

PIERRE.

Quoi ! vous osez encore...

DELONGPRÉ.

Les momens sont précieux, il faut te décider. Celui qui sera connu pour avoir donné la mort à Henry, n'aura pour châtiment que quelques mois de prison ; une fois libre, une grosse somme d'argent lui sera remise. Ainsi, il ne tient qu'à

toi de la gagner, en déclarant que tu es l'auteur de la mort de Henry.

PIERRE.

Monstres, qu'vous êtes, vous voudriez faire du pauvre Pierre un criminel, lui qui n'a jamais fait d'mal à personne; ah! j'courons faire connaître vot' crime.

MARGUERITE, *dans la coulisse.*

Pierre, Pierre.

PIERRE.

Ciel! ma mère!

BURLER.

O! providence, sa mère, il est à nous. (*à Pierre*). Eh bien! te refuses-tu à ce que nous exigeons de toi?

PIERRE.

Oui! jarni!

BURLER.

Ta mère va avoir le sort de Henry. (*il l'ajuste avec son fusil*).

PIERRE, *laissant tomber son fusil.*

Arrêtez. (*Aussitot Delongpré s'en empare*).

BURLER.

Pas de grâce, ou cède.

PIERRE.

Grand Dieu!

BURLER.

Songe que la vie de ta mère est entre nos mains.

PIERRE, *à genoux.*

Grâce! grâce! pour ma bonne mère. Oui... oui... c'est moi qui ai tué monsieur Henry.

DELONGPRÉ.

Tu consens donc à nous servir?

PIERRE.

Oui, je consens à tout pour sauver les jours de ma mère.

BURLER.

Tu en fais le serment?

PIERRE.

Je l'faisons.

BURLER.

Nous allons te laisser seul un instant avec elle, mais songe

que nous sommes là ! la moindre indiscrétion c'en est fait de vous deux.

(*Delongpré et Burler se retirent en menaçant Pierre s'il ne tient pas sa promesse. Pierre, resté seul, est comme anéanti par ce qu'il vient d'entendre*).

SCÈNE XIV.

PIERRE, *seul.*

Oh! mon Dieu n'm'abandonne pas, veille sur les jours d' ma mère, pauvre Pierre, tu es perdu.

SCÈNE XV.

PIERRE, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Mon bon Pierre, tiens, mon garçon, v'là ta soupe, tu dois avoir faim ; j'ai un peu tardé à venir, n'est-ce pas, mais c'n'est pas d'ma faute ; vois-tu, mon garçon, mes jambes se refusent à la volonté d'mon cœur. Hélas! il faudra renoncer au plaisir de t'voir aussi souvent qu'je l'voudrais ; sais-tu, mon bon fils, que j'ai bientôt soixante-dix ans ; la fatigue que j'ai éprouvée, la misère, tout cela fait beaucoup.

PIERRE, *avec émotion et fort.*

Vous avez raison, ma mère.

MARGUERITE.

Allons, mon fils, viens t'asseoir et mange ta soupe.

PIERRE.

Oui, oui.

MARGUERITE.

Mais qu'as-tu donc, tu n'embrasses pas ta vieille mère.

(*Pierre se jette avec précipitation au cou de sa mère et s'en retire de même*).

MARGUERITE.

Allons, mon garçon, il n'faut pas que c'que j'viens d'te dire te fasse pleurer ; j'vivrons encore longtemps pour te chérir et te presser sur mon cœur. Allons, prends un peu d' nourriture, l'jour commence à baisser ; il y a loin d'ici chez nous et tu sais qu'je n'puis marcher vite.

PIERRE.

Oui, partez, partez vite.

MARGUERITE.

Mange, mon garçon, et j'm'en irai d'suite.

(*Dans ce moment Burler se montre et fait un geste menaçant à Pierre pour qu'il renvoie sa mère*).

PIERRE, *avec précipitation.*

Allez-vous en, ma mère, allez-vous en.

MARGUERITE.

Mais qu'as-tu donc?

PIERRE.

Rien! rien!

MARGUERITE.

Comme tu es pâle, s'rais-tu malade?

PIERRE.

Non... non... mais la chaleur, la fatigue, c'parc que j' viens d'changer; adieu, ma mère, adieu, à demain.

MARGUERITE.

Tu m'renvoies.

PIERRE, *avec élan.*

Oh! non, mais la nuit n'vas pas tarder à venir; j'crains qu'des méchans, mais j'saurai vous soustraire à eux, aux dépens d'ma vie.

MARGUERITE.

Puisque tu l'veux, j'pars et vais prier Dieu qu'il me conserve mon fils.

PIERRE, *avec abandon.*

Ah! oui, priez pour lui, adieu.

(*Il baise les mains de sa mère; Marguerite disparait. Burler met en joue du côté où est sortie Marguerite. Pierre fait un mouvement de terreur, Delongpré l'arrête et lui dit*).

SCÈNE XVI.

PIERRE, DELONGPRÉ, BURLER.

DELONGPRÉ.

Jure par ce que tu as de plus cher au monde, par ta mère, que tu ne feras jamais connaître les vrais coupables du meurtre dont tu as été le témoin.

PIERRE.

Oui, j'promettons que je n'dirons jamais rien.

BURLER.

Allons, remets-toi, prends cette bourse.

DELONGPRÉ.

Ce n'est qu'un léger à compte sur la somme que tu toucheras; si l'on est forcé de te mettre en prison, pour quelques jours seulement, tu pourras envoyer cette somme à ta mère.

(*Pierre refuse le salaire qui lui fait horreur, mais Burler ajuste son fusil du côté où est sortie Marguerite; à ce mouvement, Pierre accepte la bourse*).

PIERRE.

Quoi, vous allez dire qu'c'est moi qui ai tué M. Henry?

DELONGPRÉ.

Il le faut, et...

(*Burler prend le fusil de Henry et tire sur un mouton; aussitot après on entend dans la coulisse des cris :* aux secours! aux secours!)

DELONGPRÉ.

Par ici, par ici.

(*On arrive de tous côtés, chasseurs et paysans*).

SCÈNE XVII.

Les Précédens, DEFROMONT.

DELONGPRÉ ET BURLER.

Voici l'assassin.

TABLEAU.

DEFROMONT.

Quoi! c'est ce malheureux qui s'est rendu coupable d'un pareil forfait!

BURLER.

Oui, monsieur Defromont, c'est lui, et voici le fusil de Henry dont il s'est servi pour commettre ce crime abominable.

PIERRE.

Ah! mon Dieu.

DEFROMONT.

C'est toi qui as frappé cet infortuné jeune homme.

PIERRE.

Non, je n'suis point un méchant.

DEFROMONT.

Ces messieurs t'accusent, ils t'ont vu, qu'as-tu à répondre?

BURLER, *saisissant Pierre il lui dit:*

Ta mère... (*Il lui montre le fusil, en ce moment, Pierre se rappelle avec effroi que de son aveu dépend les jours de sa mère, il n'hésite plus à se sacrifier pour la sauver, il s'écrie.*)

DEFROMONT.

Eh bien!

PIERRE.

C'est moi qui ai tué M. Henry. (*Tous font un mouvement d'horreur*).

DEFROMONT.

Que l'on s'empare de ce misérable.

RUSTAUT *arrive en courant.*

O! bonheur M Henry respire encore. (*A ces paroles, Delongpré et Burler font un mouvement de terreur; Pierre tombe involontairement à genoux en implorant le ciel; M. Defromont ordonne qu'on s'empare de lui*).

TABLEAU.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle de la maison de M. Defromont; une porte sur la cour, dans l'angle du jardin, une autre porte; une croisée, un banc de bois, des siéges, une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEFROMONT, MAD. DORVAL; *ils entrent précipitamment; Defromont pousse la porte.*

DEFROMONT.

Eh quoi, madame, malgré toutes les preuves qui constatent l'identité du crime dont Pierre s'est rendu coupable, vous

prétendez que les deux délateurs de Pierre sont les véritables assassins de Henry !

MAD. DORVAL.

Oui, monsieur, je n'hésite pas à les accuser; malheureusement les preuves nous sont refusées, mais vos lumières, l'immoralité de ces deux hommes peuvent nous guider et nous faire saisir le fil de cette trame épouvantable.

DEFROMONT.

Delongpré et Burler ont perdu toute considération, mais de l'oubli des devoirs à un assassinat, la distance...

MAD. DORVAL.

Se franchit aisément quand on est poussé par un espoir cupide; vous le savez, Delongpré est détenteur de la fortune de Henry; une seule pièce l'atteste, c'est une lettre. Henry l'a montrée à Delongpré au moment de la chasse; celui-ci, la présumant dans le portefeuille du malheureux Henry, aura conçu le forfait qu'il a consommé. Oui, je l'affirme... ce ne sont pas des soupçons; non, monsieur... c'est un pouvoir plus qu'humain qui éclaire mon âme, fixe à jamais mon jugement sur l'odieux Delongpré, et fait naître en moi ces réflexions qui doivent nous faire arriver à la vérité.

DEFROMONT.

Mais ce malheureux pâtre.

MAD. DORVAL.

Je ne puis définir sa conduite; mais peut-il être l'assassin de Henry? lui, qu'on a cité, jusqu'à ce jour, comme le modèle de la piété filiale: lui, que nous avons vu, depuis sa tendre jeunesse, bon, serviable, attaché à ses devoirs et chercher à se faire aimer de tout le monde; d'ailleurs, quel intérêt avait-il au trépas de Henry? mais, supposez qu'il ait eu cette horrible pensée, Henry, plein de force, aurait-il succombé sous les coups d'un aussi faible ennemi? n'aurait-il pas plutôt vaincu un infortuné, auquel la nature a refusé même l'intelligence qu'elle donne aux hommes les plus simples; non, non, je le soutiens, Pierre n'est pas l'auteur de ce meurtre, il ne peut l'être. C'est dans l'espoir d'éclairer la marche de la justice que je suis venue vous soumettre ces réflexions. Maintenant je retourne près de mon fils, les médecins ne m'ont pas ôté tout espoir. Vous, monsieur, voyez Delongpré et Burler,

interrogez-les. Le cœur le plus criminel n'a pas de replis pour l'homme vertueux qui veut le pénétrer.

DEFROMONT.

Allez, madame, allez ; je vais faire venir ces deux hommes, et, avant de les confronter à Pierre, j'irai savoir s'il y a quelqu'espoir de rendre Henry à la vie, et apprendre de lui, s'il est possible, l'affreuse vérité.

(*Il fait sortir madame Dorval par une porte opposée à celle qui communique à la maison*).

SCÈNE II.

DEFROMONT.

(*Il va ensuite à la porte par laquelle il est entré et appelle.*) Rustaut ! (*Rustaut paraît*).

SCÈNE III.

DEFROMONT, RUSTAUT.

DEFROMONT.

Dis à messieurs Delongpré et Burler de se rendre près de moi.

RUSTAUT.

Oui, monsieur.

DEFROMONT.

Ecoute... tu feras conduire le berger Pierre dans cette salle ; il y restera seul... et pendant mon absence, qui ne sera que de quelques instans, tu veilleras à ce que personne ne lui parle.

RUSTAUT.

Oui, monsieur.

DEFROMONT.

Personne... tu m'entends... va.

(*Rustaut sort.*)

SCÈNE IV.

DEFROMONT, *seul.*

(*Il paraît profondément occupé*).

Les pressentimens de madame Dorval pourraient être fondés.

Les hommes qui ont abusé aussi indignement de la confiance de Gervais et de Michel, peuvent commettre un crime plus grand encore... Les voici... Dieu, donne-moi le talent que doit avoir le magistrat intègre qui tient dans ses mains la vie ou l'honneur de ses semblables.

SCÈNE V.

DEFROMONT, DELONGPRÉ, BURLER.

(*Ces deux derniers paraissent inquiets, mais ils se remettent en ne voyant que monsieur Defromont*).

DEFROMONT.

Avant de vous mettre en présence de Pierre, que vous accusez pour être l'assassin de Henry, j'ai voulu vous parler sans témoins, messieurs.

DELONGPRÉ.

Que pouvez-vous avoir à nous dire? il me semble que c'est à votre tribunal...

DEFROMONT.

Là, messieurs, ce sera le magistrat qui vous interrogera; en ce moment ce n'est qu'un simple particulier qui veut vous faire quelques questions. Madame Dorval prétend que Pierre n'est pas le seul coupable... qu'en pensez-vous, monsieur Delongpré?

BURLER.

Cette demande...

DEFROMONT.

Pardon, c'est à monsieur que je la fais. Ami de la famille de Henry, il a dû connaître les personnes qui fréquentaient la maison du père de l'infortuné que nous aimions tous... pensez-vous que quelqu'ennemi secret...

DELONGPRÉ.

Non... monsieur...

DEFROMONT.

C'est donc à sa fortune qu'on en voulait?

DELONGPRÉ.

Moi seul la connaissait.

DEFROMONT.

Mais, dans vos voyages à Paris, car vous y avez été sou

vent ; n'auriez-vous pas parlé des moyens d'existence du jeune Henry. Répandu comme vous l'êtes, un mot dit par mégarde... Il y a des gens qui profitent des inconséquences des autres... On voit un provincial briller, faire beaucoup de dépense ; on l'épie, et alors qu'il se croit bien caché à Paris, on sait qui il est, et la considération dont il jouit dans sa province.

DELONGPRÉ.

Une pareille observation a lieu de m'étonner, monsieur ; le séjour de Paris m'était-il interdit parce que j'étais chargé de la fortune de Henry ?

DEFROMONT.

Non, mais ce séjour est dangereux par les liaisons qu'on peut y former.

DELONGPRÉ, *avec feu.*

Ce discours, monsieur, blesse ma probité... un magistrat n'a pas le droit de verser le doute sur ceux que les lois protègent .. (*Ici monsieur Defromont le regarde avec sévérité. Il se radoucit*). Non, monsieur, non, je n'ai jamais parlé à personne ni de Henry, ni de sa fortune.

DEFROMONT.

Ainsi le coup qui l'a frappé...

BURLER.

Vient de la main du perfide Pierre.

DEFROMONT.

Et vous l'avez vu ?

DELONGPRÉ.

Notre empressement à nous saisir du coupable, à vous le livrer ; ses aveux même, suffisent pour vous convaincre.

DEFROMONT.

Oui, cet entretien servira utilement à la justice. Bientôt, messieurs, votre déposition et votre serment appelleront la vengeance des lois sur la tête du véritable coupable.

(*Il sort en les observant attentivement*).

SCÈNE VI.

DELONGPRÉ, BURLER.

DELONGPRÉ.

Malgré les aveux de Pierre, monsieur Defromont aurait-il des soupçons ?

BURLER.

Quelle idée.

DELONGPRÉ.

Les questions qu'il vient de nous faire m'ont glacé d'effroi. J'ai failli me trahir.

BURLER.

Nous sommes sûrs de Pierre... cependant il faut tâcher de le voir, de le prémunir contre les insinuations qu'on pourrait lui faire; charge-toi de ce soin, moi je vais savoir si ce Henry a échappé au trépas, comme on a voulu nous le faire croire... Allons, répondons juste aux diverses interpellations qu'on nous fera, prévoyons même celles qu'on pourrait nous faire; du sang-froid, de l'audace; et M. Defromont, tout pénétrant qu'il est, sera forcé de publier lui-même notre innocence.

DELONGPRÉ.

Puisses-tu ne pas t'abuser; on vient, c'est sans doute Pierre qu'on amène, sortons.

BURLER.

Songe à ce que nous sommes convenus. (*Ils sortent*).

SCÈNE VII.

RUSTAUT, PIERRE, Gardes-Champêtres et Messiers; *ils poussent Pierre rudement.*

PIERRE.

N' poussez donc pas si fort, vous avez failli m' faire tomber.

RUSTAUT.

Si je n'écoutais que l'horreur que tu m'inspires...

PIERRE.

Quoi, monsieur Rustaut, je n' suis donc plus l' pauvre Pierre à qui vous disiez si souvent: c'est un bon garçon, tu prends ben soin d' ta mère, l'ciel te bénira.

RUSTAUT.

Quand je te disais cela, tu en étais digne; malheureux! comment as-tu pu commettre un pareil crime? pauvre Marguerite! elle en mourra de chagrin.

PIERRE.

J'serais la cause d'la mort d'ma bonne mère .. mon Dieu tu sais qu' c'est pour sauver ses jours... Monsieur Rustaut,

croyez-vous que l'on s'ra longtemps sans m'renvoyer chez nous ?

RUSTAUT.

Tu ne sais donc pas le sort qui t'attend ?

(*Rustant fait sortir les gardes et va pour sortir lui-même, Pierre l'arrête*).

RUSTAUT.

Que veux-tu ?

PIERRE, *tirant la bourse de sa poche.*

Monsieur Rustaut, j' vois d'après c' que vous venez de m'dire, qu'on m'gardera queuqu'jours ici ; voulez-vous m' rendre un service ?

RUSTAUT.

Je ne puis rien faire pour toi.

PIERRE.

Oh ! que si, vous n'êtes pas si méchant qu' vous voulez l' faire paraître ; t'nez, prenez c'targent, vous l'porterez à ma mère ; surtout n' lui dites pas qu'c'est moi qui vous l'ai donné, et qu'personne ne l'sache, voyez-vous.

RUSTAUT.

Qui t'a donné cet argent ?

PIERRE.

J'suis ben fâché, monsieur Rustaut, mais je n'dois pas vous l'dire, ça f'rait du tort à ma mère.

RUSTAUT, *prenant la bourse.*

(*A part*). Du tort à sa mère ! allons porter cette bourse à M. Defromont.

PIERRE.

Vous m' promettez d'la remettre à ma mère ?

RUSTAUT.

Oui.

PIERRE.

Ah ! vous m' faites ben plaisir ; quand j' retournerai aux champs avec mon troupeau, si j'puis vous obliger, ça s'ra d' bon cœur.

(*Rustaut ne peut s'empêcher de plaindre Pierre ; celui-ci i rappelle la commission dont il vient de le charger ; Rustaut sort*).

SCÈNE VIII.

PIEERE, *seul.*

J'suis plus content maint'nant, ma bonn'mère n'manqu'ra de rien; et, pourvu qu'all' vienne me voir, j'resterai ben quinze jours en prison, s'il l'faut, comme m'l'a dit c'vilain monsieur Delongpré; ces maudits gardes m'ont fait du mal tout d'même; j'suis tout moulu, quoi.

(*Il va pour s'asseoir, soudain Delongpré arrive*).

SCÈNE IX.

PIERRE, DELONGPRÉ, *en l'appercevant, Pierre recule tout effrayé.*

PIERRE.

Oh! c'est vous, monsieur Delongpré, comme vous êtes pâle; quoiqu' vous avez donc, est-ce qu' vous auriez encore tué quelqu'un?

DELONGPRÉ.

Silence... j'ai trouvé moyen de m'introduire ici sans être vu.

PIERRE.

Quoiqu' vous m' voulez?

DELONGPRÉ.

Ecoute, on va bientôt t'interroger, rappelle-toi ce que je t'ai dit, ce que tu as à répondre.

PIERRE.

Vous voulez donc que j' mente d'vant la justice.

DELONGPRÉ.

Il le faut, si tu veux te sauver ainsi que ta mère.

PIERRE.

Mais, si on n'veut pas m'croire.

DELONGPRÉ.

Je te le repète, tu n'as rien à craindre, tu diras; pour ta défense, qu'étant occupé à dresser ton parc, Henry arrive et tire sur un de tes moutons; indigné d'une pareille action, tu lui fais un reproche, il se fâche, et te frappe avec violence; alors, emporté par la colère, tu te saisis de son fusil... il veut te l'arracher, mais, dans cette lutte... le coup part et blesse mortellement Henry.

PIERRE.

Mais...

DELONGPRÉ.

N'importe ce que l'on te dira, n'importe les menaces qu'on pourra te faire, n'allégue que ce fait; évite surtout de me compromettre, autrement tremble pour ta mère.

PIERRE.

Ma mère! est-ce que je n'pourrons pas la voir?

DELONGPRÉ.

Demain...

PIERRE.

D'main! non, aujourd'hui, il faut que j'la console; all' doit avoir tant d'chagrin! et puis ce s'rait la première fois qu'son Pierre aurait passé un jour sans l'embrasser.

DELONGPRÉ.

Eh bien! puisque tu me promets d'etre fidèle à ton serment... je vais prier M. Defromont qu'il la laisse venir; mais rappelle-toi bien...

PIERRE.

N' craignez rien, la vue d' ma mère m' donn'ra, plus d'force encore pour faire c'que vous exigez d'moi.

SCÈNE X.

Les Mêmes, BURLER.

(*Delongpré va pour sortir, Burler entre par la croisée du fond; il regarde d'un air inquiet s'il n'a pas été aperçu*).

BURLER, *à Delongpré*.

Demeure.

PIERRE.

Tiens, vous v'là aussi?

DELONGPRÉ, *à Burler*.

Qu'as-tu?

BURLER, *à Delongpré*.

Il faut trouver le moyen de faire sortir Pierre de cette maison, et le mettre dans l'impuissance de parler; Henry a repris ses sens, et monsieur Defromont est près de lui.

DELONGPRÉ.

Grand Dieu!

PIERRE.

Quoi qu'y zont donc ?

BURLER.

Rien n'est encore désespéré, suis bien mon projet. (*à Pierre*). Nous t'avons dit que tu n'avais rien à craindre; mais la partialité que M. Defromont apporte à cette affaire, pourra, au lieu de quelques mois de prison, te faire condamner à plusieurs années.

DELONGPRÉ.

Sauvons Pierre.

BURLER.

Oui. (*Bas à Delongpré*). Ou plutôt réparons la faute que nous avons faite en lui laissant la vie.

PIERRE.

Eh bien? quoiqu' vous allez fair' d'moi.

BURLER.

M. Defromont est absent, profitons de cet incident; on a négligé de fermer cette porte qui conduit dans le jardin; je vais te conduire chez moi, et cette nuit je te ferai partir pour Paris.

PIERRE.

Vous voulez à c'tte heure que je quitt' l'pays sans voir ma mère? non, jamais.

BURLER.

Dans quelques jours elle ira te rejoindre, et plus tard, grâce à la promesse que nous t'avons faite, vous pourrez jouir d'un sort que ton dévoûment t'aura mérité.

PIERRE.

Vous n'me trompez pas?

DELONGPRÉ.

Quel intérêt aurions-nous, quand tu as juré de te taire et que la vie de ta mère nous assure de ta discrétion.

PIERRE, *douloureusement.*

C'est vrai.

BURLER, *à Pierre.*

Suis-moi.

(*Au moment où ils vont pour sortir, Rustaut paraît à la porte que Burler à désignée*).

SCÈNE XI.

Les Mêmes, RUSTAUT.

BURLER, *à part.*

Funeste contre-temps.

RUSTAUT.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là, messieurs?

BURLER.

Rien.

RUSTAUT.

Par où diable avez-vous donc passé? Allons, sortez, vous deviez savoir qu'il n'est pas permis d'entrer ici avant que monsieur Defromont n'ait dressé son procès-verbal.

DELONGPRÉ.

Nous avons trouvé cette porte ouverte.

RUSTAUT.

Il fallait la fermer et passer outre; mais c'est ma faute... je vais réparer ma négligence.

(*Il ferme la porte, en retire la clef et ordonne à Delongpré et à Burler de le suivre. Burler va pour parler bas à Pierre Rustaut le prend par le bras et le fait sortir*).

SCÈNE XII.

PIERRE, *seul; sa tete s'embarrasse, il cherche à s'expliquer ce qui se passe en lui, il pousse un gros soupir et s'assied.*

PIERRE.

Oh! j'crois qu'j'ons fait un' faute d'avoir cédé à ces deux méchans garnemens; mais, si je n'l'avais pas fait, y z'auriont tué ma pauvre mère; et puis c'tempressement qu'ils ont à vouloir m'faire partir du pays, tout ça m'fait ben apercevoir qu'ils ont peur, et que le remords commence joliment à les galoper; au lieu qu'moi, ma conscience est tranquille; du moins s'il m'arrive malheur, je me consolerai par l'idée que j'aurons sauvé les jours d'ma bonne mère. J'voudrions ben savoir quoiqu'elle aura dit quand elle aura vu la bourse, car monsieur Rustaut y aura remise... Ah! oui, il crie ben un peu, il est ben un tentinet brutal, mais c'est un brave homme. Ah!.. quoiqu'j'ons donc,

(*Il baille*). J'vois c'que c'est, j'nai pas fait mon somme... dormons un p'tit brin, ça m'réveillera... Bonsoir, ma mère... vous n'm'embrassez pas... est-c'que vous m'boudez... bon... soir.

(*Il s'endort*).

SCÈNE XIII.

PIERRE *endormi*, DEFROMONT, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Non, monsieur Defromont, non; mon fils n'a pas commis ce crime; madame Dorval vous a dit sur qui la justice doit s'arrêter.

DEFROMONT.

Devant la loi, des préventions ne sont rien. Quelqu'espoir semblait nous être promis. Henry avait repris ses sens, il allait nommer son meurtrier, mais il est retombé dans une faiblesse qui ne doit cesser qu'avec sa vie.

MARGUERITE.

O! mon Dieu, protège mon fils

DEFROMONT.

Pauvre mère, je me pénètre de votre douleur. Je désire trouver la preuve de l'innocence de Pierre; mais tout l'accuse, cette bourse encore qu'il a remise à Rustaut; de qui la tient-il?

MARGUERITE.

Je l'ignore, je ne puis m'expliquer cette circonstance; mais je connais le cœur de mon fils, je jure devant Dieu qu'il n'est pas coupable.

PIERRE, *revant*.

Grâce, grâce pour ma mère.

(*Cette exclamation fait détourner la tête à Marguerite; elle aperçoit son fils et court à lui; monsieur Defromont l'arrete*).

DEFROMONT.

Ecoutons.

PIERRE, *agité*.

Fuyez, ma mère, on veut vous tuer.

MARGUERITE.

Que veut-il dire?

PIERRE.

C'n'est pas moi... oui, toujours, toujours, bonne mère, il est un Dieu.

MARGUERITE.

Monsieur.

DEFROMONT.

Silence.

PIERRE.

N'faites pas d'mal à ma mère.

DEFROMONT.

Quel mystère!

PIERRE.

Je n'dirai rien.

MARGUERITE.

Qu'entends-je!

PIERRE.

Si vous me trompiez... monsieur Delongpré...

DEFROMONT.

Delongpré!

PIERRE.

J'dirai tout.

MARGUERITE.

Eh bien, monsieur, vous l'entendez.

DEFROMONT.

Oui, mais sortons avant qu'il ne s'éveille. Je conçois un projet que votre présence pourrait détruire. Il est essentiel que Pierre ne vous voye pas avant que je ne l'aie interrogé.

MARGUERITE, *suppliante.*

Monsieur!

DEFROMONT.

Allez, ne le disait-il pas tout à l'heure, il est un dieu.... Ajoutez que ma conscience est mon seul guide, venez.

(*Marguerite prend les mains de monsieur Defromont et les baise; elle va ensuite près de son fils et le bénit, ils sortent*).

SCÈNE XIV.

PIERRE, *seul.*

(*Il est agité. Il se lève de dessus le fauteuil; les yeux fermés, il s'écrie*). Ma mère! ma mère! (*Il ouvre les yeux et regarde autour de lui*). Je l'ai vu, elle était là... elle me tendait ses bras... des larmes coulaient de ses yeux... Ma mère, ne m'accuse pas, ton fils est innocent.

(Il retombe sur le fauteuil, et ses yeux se referment. Monsieur Defromont entre, Pierre, Burler, Delongpré, le greffier, Rustaut, peuple. Monsieur Defromont recommande le plus grand silence. On met une table au milieu du théâtre, monsieur Defromont fait placer tout le monde en cercle. M. Defromont dit un mot à l'oreille de Rustaut, celui-ci et les messiers vont se placer devant Delongpré et Burler. Monsieur Defromont s'assied près de la table, en ordonnant à Rustaut d'éveiller Pierre).

RUSTAUT, *très-haut.*

Pierre ! Pierre !..

PIERRE.

Laissez-moi donc dormir.

RUSTAUT, *le poussant.*

Allons, éveille-toi.

PIERRE, *à moitié éveillé.*

Quoi qu'on m'veut?.. Je... (*Se frottant les yeux*). Monsieur Defromont !

(Il fait le tour du cercle. Il paraît étonné; mais à l'aspect de Delongpré et de Burler, il fait un signe qui est remarqué de M. Defromont).

DEFROMONT, *à part.*

Un signe d'intelligence, grand dieu ! (*haut*). Pierre, approche et regarde-moi sans trembler.

PIERRE.

Pourquoi qu'jaurions peur d'vous, vous n'nous avez fait qu'du bien.

DEFROMONT, *à Delongpré et à Burler.*

Messieurs, approchez aussi. Pierre, tu as avoué ton forfait ; persistes-tu à dire que c'est toi qui as frappé Henry ?

PIERRE.

J'vous l'ont dit.

DEFROMONT, *avec intention.*

C'est bien toi qui as donné la mort à Henry.

PIERRE, *avec humeur.*

Eh oui... v'là plusieurs fois que j'vous l'disons.

DEFROMONT, *à Delongpré et à Burler.*

Et vous, messieurs, vous affirmez avoir vu l'accusé frapper à mort celui que nous regrettons?

DELONGPRÉ ET BURLER.

Oui, monsieur.

DEFROMONT.

Quel motif t'a porté à cet acte épouvantable ?

PIERRE.

Il m'avait tué un mouton, nous nous sommes pris de dispute, il m'a menacé, et dans la colère j'l'ai frappé.

DEFROMONT.

Tu as ôté la vie à un homme qui t'avait payé vingt fois la valeur de ton mouton ; car cette bourse. (*Il la lui montre*).

PIERRE.

Comment, père Rustaut, vous n'l'avez pas porté à ma mère?

DEFROMONT.

Tu la connais donc ?

PIERRE.

Certainement, mais c'n'est pas monsieur Henry qui m'l'a donnée.

DEFROMONT.

Eh qui donc ?

PIERRE.

C'est... (*Delongpré et Burler le menacent*).

DEFROMONT.

Tu n'étais pas seul ?

PIERRE.

Non... Si...

DEFROMONT.

Explique-toi ?

PIERRE.

J'lai trouvée.

DEFROMONT, *examinant Burler et Delongpré.*

Ce trouble... De quelle manière as-tu commis le crime ?

PIERRE.

Avec mon bâton.

RUSTAUT.

Il en impose. C'est d'un coup de feu.

(*Delongpré et Burler font un mouvement. Pierre les regarde et semble leur dire : c'est vous qui m'avez fait dire cela*).

DEFROMONT.

En ce moment, mon devoir se borne à constater l'évène-

ment. Malheureux, tu viens de prononcer ton arrêt; une mort infamante est le prix réservé à ton action.

PIERRE.

Une mort!..

DEFROMONT.

Oui, et c'est sur un échafaud que tu la recevras.

PIERRE.

Sur un échafaud!

DEFROMONT.

Messieurs, signez votre déclaration. (*Delongpré et Burler signent. Monsieur Defromont fait un mouvement d'horreur*). A toi, misérable, signe ta condamnation et l'opprobre qui va envelopper les jours de ta respectable mère.

PIERRE.

Qu'dites vous?

DEFROMONT.

Que vue avec effroi, elle sera obligée de s'éloigner de ce pays, pour éviter les reproches qu'on lui ferait d'être la mère d'un assassin... Malheureuse mère, soixante années de vertus n'auront pû la sauver de l'infamie... les pleurs même qu'elle donnera au sort du monstre qui la déshonore, la rendront criminelle aux yeux de la société. Nulle main n'osera la secourir. Le toît hospitalier ne s'ouvrira pas au bruit de sa plainte; cette affreuse destinée, elle te la devra, infâme, et du haut de l'échafaud où tu vas monter, tu pourras contempler le désespoir de celle que nous plaignons; mais que l'honneur repousse de ces lieux.

PIERRE

Arrêtez!.. arrêtez!.. On va m'tuer et on méprisera ma bonne mère; dans son chagrin p'tête qu'elle m'maudira.. Grand dieu!.. mais qu'ell' clarté subite? que s'passe-t-il en moi? quell' voix r'tentit jusques dans mon cœur... Arrêtez! j'n'ai pas peur d'mourir, mais savoir qu'ma mère... Ah! tremblez, vils scélérats qui avez assassiné monsieur Henry, tremblez, le ciel semble m'dire rends-leur le crime que tu portais pour eux.

DEFROMONT.

Pierre, il est temps encore, c'est au nom de ce Dieu que vous invoquiez à l'instant, que je vous somme de faire connaitre vos complices.

PIERRE, *du ton le plus candide.*

Mes complices! j'n'en ai pas, monsieur, c'est pas moi qu'ai tué M. Henry.

DELONGPRÉ.

Qui donc?

PIERRE.

C'est...

DEFROMONT, *passant entre Pierre et Burler.*

Nommez les coupables.

PIERRE, *à genoux.*

Monsieur, faites v'nir ma mère... quand ell' s'ra près d'moi j'dirai tout.

DEFROMONT, *à Rustant.*

Que l'on introduise Marguerite. (*Rustaut sort*).

PIERRE, *se relevant.*

Elle est ici?

DELONGPRÉ.

Tu vas la voir.

DELONGPRÉ, *à part.*

Je suis au supplice.

SCÈNE XV.

MARGUERITE *paraît; tout le monde sort. Defromont, Delongpré, Burler, Rustaut à la porte avec deux messiers. Pierre prend sa mère à bras-le-corps.*

MARGUERITE.

Eh bien! mon fils, as-tu convaincu M. Defromont de ton innocence?

PIERRE.

Je ne l'pouvais pas... à présent, je n'crains plus pour vous, j' parlerai... n'est-c' pas, monsieur Defromont, qu'vous empêch'rez qu'on n'lui fasse du mal.

DEFROMONT.

Qui pouvait concevoir cette horrible pensée?

PIERRE.

L's assassins de M. Henry.

DEFROMONT.

Tu les connais donc?

PIERRE.

Oui.

DELONGPRÉ.

Où sont-ils ?

PIERRE, *les désignant.*

Les v'là.

BURLER.

Vil imposteur, tu oses nous accuser.

PIERRE.

Tiens, chacun son tour.

DELONGPRÉ.

Si une telle absurdité trouvait accès dans l'esprit de monsieur Defromont, elle serait détruite à l'instant même, à moins qu'il n'avance que c'est nous qui lui avons remis la bourse de Henry.

PIERRE.

Et qui donc ? suis-je un voleur ? Eh bien ! t'nez, monsieur Defromont, v'là la vérité; j'étions à dresser mon parc, j'voyons accourir ces deux vauriens; la peur s'empare d'moi, j'me cachons dans ma cabanne; ils parlons tous deux avec colère; j'voyons arriver c'pauvre M. Henry, aussitôt c'lui-là l'ajuste et l'étend mort; il court auprès d'sa victime, la fouille et r'vient. J'profitons de c'moment pour aller porter du s'cours à c'pauvre jeune homme; ils me voient, ils courent sur moi et m' menacent; leur vilaine action m'donne du courage, j'prends l'fusil d' M. Henry, j'les ajustons; voyant que j'étions décidé à leur faire un mauvais parti, et après avoir employé tous leux moyens, pour s'assurer de ma discrétion, ils s'imaginons de m'dire qu'ils vont tuer ma mère si je n' consens pas à leux obéir, et y m'font faire le serment de m'dire l'assassin de c'pauvre jeune homme. Ah! monsieur Defromont, n'en auriez-vous pas fait autant pour sauver les jours de vot' mère ?

DEFROMONT, *à Delongpré.*

Qu'avez-vous à répondre ?

DELONGPRÉ.

Que c'est un tissu de mensonges.

PIERRE.

Des mensonges ! ma bouche en est exempte ; mon cœur en est innocent. Monsieur Delongpré il est impossible que vous l'de-

niez, vous n'savez pas l'crime qu'vous avez commis, en abusant d'ma faiblesse. J'vous d'mande d'publier la verité, si vous vous y r'fusez, si vous sout'nez encore que j'suis l'assassin, qu' monsieur Deformont vous fasse conduire près de c'pauvr' monsieur Henry, il verra l'quel de nous frémira; Dieu et ça (*mettant la main sur son cœur*). éclairciront ses doutes.

SCÈNE XVII et dernière.

(*Un grand bruit se fait entendre, tout le monde rentre*).

MAD. DORVAL.

Justice, monsieur, justice, c'est au nom de Henry que je vous la demande. (*les deux coquins vont pour sortir*). Faites arrêter ces deux misérables.

DEFROMONT.

Henry...

MAD. DORVAL.

Dieu, et nos soins l'ont rappelé à la vie.

PIERRE, *sautant.*

O quel bonheur! a t'y pu vous dire les ceux qui l'ont tué?

MAD. DORVAL.

Oui, mon ami. C'est Delongpré et Burler.

(*Tous font un mouvement, Delongpré tombe sur une chaise*).

DELONGPRÉ, *d'un voix étouffée.*

Ah!

MAD. DORVAL, *lui donnant une lettre.*

C'était pour s'emparer de cette lettre, seul titre qui les rend débiteurs de Henry, qu'ils avaient conçu leur abominable forfait.

(*Pendant ce couplet, Rustant et deux messiers se sont placés derrière Delongpré, deux autres messiers se sont également approchés de Burler*).

DEFROMONT.

Infâmes!

MAD. DORVAL.

Monsieur, Henry a maintenant assez de force pour signer sa déposition; daignez venir la recevoir et livrer à la rigueur des lois ces malheureux qui ont dévoré sa fortune.

DEFROMONT.

Ils recevront dans peu le prix de leur crime. Et toi, qui te dégradais aux yeux de tout le village, je veux que tes vertus obtiennent la récompense qui leur est due... Ah ! je le sens, le magistrat qui absout est plus heureux que celui qui condamne.

F I N.

NOTICE
Sur le Pâtre.

Le crime qui a épouvanté, il y a quelques années, la ville de Rhodez, s'est renouvelé en 1821 dans le département de Seine-et-Marne. Les circonstances de ces deux forfaits ont une telle analogie entre elles, que l'on frémit malgré soi, en songeant où l'immoralité peut conduire les hommes. Dans la première affaire la cupidité, du moins on doit le croire, a dirigé le poignard ; dans la seconde, une erreur populaire, que l'esprit du siècle n'a pas détruite entièrement, a fait naître l'action que les auteurs du *Pâtre* ont mis en scène. Cependant le héros de la catastrophe de *Melun* n'était pas le véritable assassin. Condamné d'abord, puis acquitté, il fut repris une seconde fois : il allait expier sur l'échafaud le forfait qui n'était pas le sien. C'est alors qu'un avocat célèbre, qui n'écoute que son cœur, lorsqu'il voit un innocent à arracher au trépas,

vole à Melun ; il interroge, il consulte, force la vérité à se decouvrir ; et ses talens, son zèle, font passer dans l'âme du juge la conviction qu'il a acquise de l'innocence de son jeune client.

La crainte de blesser la modestie de ce vertueux ami de l'humanité, nous empêche de le nommer ; mais tout Paris a lu les Mémoires qu'il a publiés sur cette affaire, digne de figurer dans les Causes Célèbres ; et son nom est béni de tous les infortunés qu'il a consolés, qu'il a servis de ses talens et de sa fortune.

Plusieurs motifs, indépendans de la volonté des auteurs, ne leur ont pas permis de suivre l'historique de ce Drame sanglant ; mais les emprunts qu'ils lui ont fait, ont assuré le succès de leur ouvrage ; et ils se plaisent à avouer que c'est aux pages brulantes de l'éloquent avocat qu'ils le doivent.
